

GREER, Allan, *The People of New France* (Toronto, University of Toronto Press, coll. "Themes in Canadian Social History", 1997).

Sylvie Dépatie

Volume 52, numéro 1, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005386ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005386ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dépatie, S. (1998). Compte rendu de [GREER, Allan, *The People of New France* (Toronto, University of Toronto Press, coll. "Themes in Canadian Social History", 1997).] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(1), 80–82.
<https://doi.org/10.7202/005386ar>

COMPTES RENDUS

GREER, Allan, *The People of New France* (Toronto, University of Toronto Press, coll. «Themes in Canadian Social History», 1997).

Le principal objectif de cette courte synthèse, destinée aux étudiants du premier cycle universitaire et au public en général, est de décrire les «structures du quotidien». En ce sens, le livre donne une place privilégiée aux acquis de la récente histoire sociale.

Le premier chapitre est consacré à la population. On y présente d'abord les facteurs pouvant expliquer la faiblesse du flux migratoire vers le Canada et les différentes catégories d'immigrants, parmi lesquels l'auteur range les Amérindiens ayant élu résidence dans la vallée du Saint-Laurent. La seconde partie du chapitre décrit les principaux traits démographiques dont les caractéristiques expliquent la forte croissance naturelle.

Les deux chapitres suivants amènent successivement le lecteur à la campagne et à la ville. C'est l'occasion de présenter les activités économiques, les institutions et les groupes sociaux. C'est ainsi que nous suivons d'abord un jeune couple dans la mise en valeur progressive d'une exploitation agricole. Vient ensuite la description de la société paysanne constituée d'exploitations «autosuffisantes» entre lesquelles régnait un «haut degré d'uniformité» (p. 31-32). En cela, l'auteur se montre fidèle à ses précédents travaux sur la question. Il insiste cependant sur le fait qu'il ne s'agissait ni d'un système agraire fermé, puisque les paysans ont su répondre à la croissance de la demande pour les produits agricoles au XVIII^e siècle, ni d'une société statique puisqu'elle a réussi à se reproduire dans le temps et dans l'espace de génération en génération. Vient ensuite la présentation de la paroisse et de la seigneurie. Le chapitre se termine sur les pratiques agricoles des Amérindiens domiciliés.

C'est avec Pehr Kalm comme guide que le milieu urbain est exploré. C'est l'occasion de décrire le gouvernement colonial, le haut clergé et les différentes communautés religieuses. Le monde des marchands est ensuite présenté, comme celui des soldats et des officiers, des nobles et des artisans ainsi que celui des journaliers et des plus démunis. Le chapitre se termine par la caractérisation de la structure sociale comme celle d'une société d'Ancien Régime, assez souple cependant pour permettre l'ascension de quelques individus.

Le chapitre suivant, consacré aux femmes, est très nuancé. Il nous amène d'abord chez les Iroquois domiciliés où les femmes jouissent d'un statut «différent mais égal» à celui des hommes. La situation est très différente dans la société blanche patriarcale où la femme est soumise à l'autorité de l'homme. Cela

[1]

dit, Greer remarque que la condition de la femme en Nouvelle-France pouvait varier selon les groupes sociaux. Par ailleurs, des facteurs, comme l'organisation familiale du travail, la Coutume de Paris et les circonstances coloniales jouaient à l'avantage de la femme du Régime français.

Le chapitre 5 traite des Français et «des autres», soit les Amérindiens domiciliés, les esclaves noirs et panis et les prisonniers de guerre civils capturés à l'occasion des raids dans les colonies anglaises. L'auteur rejette la thèse de l'affinité culturelle particulière entre Français et Amérindiens. Il explique plutôt la particularité des rapports entre les deux groupes par le fait qu'ils étaient basés sur le commerce des fourrures et l'alliance militaire et non sur la conquête territoriale. Greer soutient néanmoins que, plus que les Anglais ou les Espagnols, les Canadiens — engagés, coureurs de bois et prisonniers — se sont intégrés dans le monde amérindien. Ce chapitre est aussi l'occasion de décrire comment les autorités politiques et les Jésuites ont dû ajuster leur politique face à l'attitude indépendante des Amérindiens domiciliés.

Quittant la vallée du Saint-Laurent, l'auteur décrit ensuite les autres parties de la Nouvelle-France: l'Acadie des Mikmaks et des Acadiens, l'île Royale, l'Ouest et les Illinois, pays amérindien avec quelques enclaves françaises et, enfin, la Louisiane une société marquée au plus haut point par les échanges entre les cultures.

Le plan et les sujets abordés traduisent la volonté de l'auteur de faire place aux anciens oubliés de l'histoire: les Amérindiens, les femmes, les Noirs, les esclaves, le petit peuple. L'auteur jette sur ces groupes un regard sympathique, reprenant à son compte le paradigme du «rôle actif» que leur prête l'historiographie récente. Mais d'aucuns pourront trouver que cette tendance est poussée trop loin lorsque Greer conclut que la société canadienne était, au XVIII^e siècle, une «société multiculturelle» où les «non-Blancs» constituaient «an indispensable and influential part of colonial society» (p. 91). En effet, non seulement les protestants, les Indiens et les esclaves étaient socialement marginalisés (ce que l'auteur reconnaît) mais, du point de vue du nombre, ils étaient très minoritaires. Seuls les domiciliés représentaient une masse critique significative et ils étaient isolés géographiquement dans les missions. Dès lors le concept de multiculturalisme apparaît abusif. S'il est souhaitable que l'histoire reconnaisse la contribution historique de tous les acteurs d'une société, la rectitude politique ne doit pas conduire à en exagérer l'harmonie, un piège que Greer dit pourtant vouloir éviter (p. 7).

Le dernier chapitre porte sur la Conquête. Selon Greer, la Conquête n'aurait pas été un traumatisme pour les contemporains: une fois la reconstruction achevée, la vie aurait repris sans grand changement pour les gens du commun. Seule l'élite aurait été affectée. Le mythe de la conquête-catastrophe découlerait davantage du contexte des années 1860, alors que les Canadiens français commençaient à voir leur pouvoir diminuer devant un Canada anglais en expansion et voyaient se développer un capitalisme qui semblait profiter exclusivement aux

anglophones. De plus, refusant de faire des faiblesses intrinsèques de la société canadienne la cause de la défaite, Greer soutient que la conquête est le résultat de l'eupéanisation du conflit entre les colonies, avec l'envoi massif de troupes anglaises. Tant que les seuls coloniaux s'affrontaient, fait-il valoir, les Canadiens ont connu plusieurs succès militaires. Qui plus est, laissés à eux-mêmes les coloniaux se seraient sans doute divisés le territoire de façon pacifique, puisqu'ils n'avaient pas de motifs personnels de conflit.

Cette analyse nous semble négliger plusieurs faits historiques et aller à l'encontre des propres positions idéologiques de l'auteur qui se déclare opposé au supra de l'économie dans l'explication historique (p. 9). Comment alors prétendre que la Conquête n'a rien changé pour les paysans parce que ceux-ci ont continué à vivre dans le même système agraire? N'est-ce pas trop réduire leur univers mental? Comment, par ailleurs, soutenir que les coloniaux n'avaient aucun motif personnel de discorde? C'est ignorer, pour s'en tenir aux colonies anglaises sur lesquelles nous sommes mieux renseignés, le fort sentiment anti-papiste, l'expansion agricole vers l'ouest et les initiatives guerrières de certaines assemblées coloniales. Comment enfin soutenir que le sentiment profrançais n'existait pas au Canada au XVIII^e siècle et que les conséquences négatives de la conquête ne sont apparues aux Canadiens français qu'après 1860? N'est-ce pas suggérer que la peur des «Anglais» du Québec au moment de la Révolution française était sans fondement? N'est-ce pas occulter l'aspect ethnique et national des Rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada?

Mais revenons aux qualités du livre. On y reconnaît le style vivant et clair de Greer. On y observe son habileté à la synthèse et son talent à présenter, sans les caricaturer, certaines réalités complexes de la société d'Ancien Régime. L'auteur a réussi avec succès son pari d'intégrer l'essentiel des résultats de recherche des vingt dernières années. En ce sens, ce manuel répond à un besoin depuis longtemps ressenti.